

UN AMOUR PATHÉTIQUE

de Jean-Claude HUMBERT

© Copyright

Œuvre déposée auprès de la *SSA, Société Suisse des Auteurs*, sous le N° CH 04200, en date du 3 janvier 2013.

AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis le site <http://www.leproscenium.com>

Ce texte est protégé par les droits d'auteur. En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits. Cela peut être la SACD pour la France, la SABAM pour la Belgique, la SSA pour la Suisse, la SACD Canada pour le Canada ou d'autres organismes. A vous de voir avec l'auteur et/ou sur la fiche de présentation du texte.

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe.

Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues et les droits payés, même a posteriori.

Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

Saint-Pétersbourg (Oudelnaia), 1^{er} mars 1917. Une fin d'après-midi, dans un parc. Une femme de soixante-huit ans est assise sur un banc. Premier mouvement de la Sérénade pour cordes en do majeur, pezzo in forma di sonatina, opus 48, de Tchaïkovski.

ANTONINA. Je m'appelle Madame Tchaïkovski. Je suis Antonina Ivanovna Tchaïkovskaia, née Milioukova, fille d'Ivan Milioukov et d'Olga, veuve de Piotr Illitch Tchaïkovski. J'ai le droit de dire que je m'appelle Madame Tchaïkovski, notre mariage n'a jamais été déclaré nul, ni dissous par le divorce. Mon défunt mari était ho... (*elle hésite*) il ne m'aimait pas, il aimait les hommes. On dit pourtant que c'est moi qui suis folle, méchante, que je suis une pute, que je n'ai pas pris soin de mes enfants. Au début, j'ai voulu me défendre. Mais j'ai vite compris que cela ne servait à rien. Au contraire. Quand on décrète que vous êtes fou, voyez-vous, tout ce que vous pouvez dire, faire, se retourne contre vous et ne fait que légitimer le verdict prononcé à votre encontre. Je savais, je ne savais pas, comment savoir ce que je savais, j'étais naïve, innocente, même si je n'étais ni pure ni vierge (*Apparition éventuelle de Piotr Illitch Tchaïkovski, photographie sur écran.*)

Tu aurais pu me le dire plus clairement, sans recourir à des périphrases emberlificotées, des images savantes ou des métaphores insaisissables, des épisodes allusifs, telle la séquence humoristique où tu dansais un pas de deux avec Saint-Saëns, ton Camille français. Tu me racontais en riant que vous vous amusiez à jouer Pygmalion et Galatée.

C'était quoi, le ballet de ces deux lourdauds, le *Lac des Singes* ? (*Danse des petits cygnes, Lac des cygnes, suite du ballet opus 20, de Tchaïkovski. Antonina transpose cet épisode dans le ballet qu'elle connaît, celui du Lac des cygnes et traverse la scène en dansant, mimant Odette et Odile, cygnes blanc et noir grotesques.*) Odette, le cygne blanc ! Odile, le cygne noir !

Appeler un chat un chat, mais même là ce n'est pas sûr que j'aurais compris. Tu me parlais d'amour fraternel, oui, bon, d'accord, ça veut dire quoi, qu'on n'a pas le droit de se toucher ? Et pourquoi *fraternel*, pour compenser l'amour *maternel* que tu n'avais pas reçu, courant après Alexandra Andreïevna (*le portrait de la mère peut s'afficher sur l'écran*), mère austère, vénérée et froide, morte quand tu avais quatorze ans. Du même choléra que toi, enfin, c'est la version officielle, un pieux mensonge. Son amour te manque et moi, je n'ai pas su te donner celui que tu recherchais. Je n'ai pas su te rendre heureux. Je ne sais pas si tu as trouvé le bonheur ailleurs. Dans la nature, peut-être. Je t'ai vu épanoui, reconnaissant devant la rosée de mai, les piaillements des moineaux, les rumeurs de la nuit, la lune pleine, le muguet ou les gueules-de-loup. Dans la composition, aussi, libéré de tes angoisses. En dehors de cela, je ne sais pas. Un jour tu as dit, et tu l'as écrite plus tard à Modeste Illitch, ton frère, Modia, cette phrase terrible : « N'est-ce pas affreux... (*Elle s'interrompt.*)

« N'est-ce pas affreux de penser que ceux qui m'aiment ont parfois honte de moi ? » Il aurait fait n'importe quoi pour épouser n'importe qui. Sachant que ses penchants étaient le plus grand et le plus insurmontable obstacle au bonheur, il croyait pouvoir lutter contre sa nature, se marier dans les plus brefs délais, rompre avec ses habitudes. Par un mariage ou une relation officielle avec une

femme, il voulait faire taire toute cette canaille qu'il méprisait, qui faisait souffrir ceux qui lui étaient chers. Il savait bien pourtant qu'il était trop profondément enfoncé dans ses habitudes et dans ses goûts pour pouvoir les rejeter d'un seul coup, comme un vieux gant. Je l'ai en effet entendu reconnaître ne pas avoir un caractère très ferme et que malgré tous tes efforts, il ne tardait pas à céder à la force de ses inclinations. Oui, c'est comme ça qu'il les appelait, des *inclinations* (*elle se penche*), des *penchants* quoi (*Elle rit.*)

Tu avais toujours peur des autres, de leur jugement sur toi, sur ton œuvre. Un vrai maniaque, toujours inquiet alors même que personne ne te poursuivait, les critiques t'angoissaient, tu craignais que ta tête ne se détachât de ton corps, alors tu la retenais par le menton (*premier mouvement, allegro, du Concerto pour piano N°1, en si bémol mineur, opus 23, de Tchaïkovski ; Antonina imite Piotr Illitch dirigeant l'orchestre, en se tenant la tête*) quand tu dirigeais l'*Orchestre du Conservatoire*. Une main au menton, l'autre à la baguette.

Moi aussi j'ai mes peurs et ma honte. J'ai abandonné mes enfants, ils sont morts chez des paysans affamés. J'en pleure chaque jour, je les ai abandonnés et ils sont morts, Maria Alexandrovna...

MARIA ALEXANDROVNA, *voix off.* Maman !

ANTONINA. Petr Petrovitch...

PETR PETROVITCH, *voix off.* Maman !

ANTONINA. Antonina Petrovna...

ANTONINA PETROVNA, *voix off.* Maman !

ANTONINA. Je n'arrête pas de penser à ces anges innocents que j'ai sacrifiés. Pour te préserver. À l'orphelinat, ils ne m'ont demandé aucun nom. Mes enfants auraient porté le tien si je les avais gardés. Ce n'est pas que je les haïssais, non, comment peut-on haïr ses propres enfants, seule ma propre mère en était capable, ni parce que je t'ai répondu, un jour où tu me demandais si j'aimais les enfants : « Oui, quand ils sont intelligents ! » C'était une boutade. Si j'ai agi ainsi, c'est parce que je n'avais pas les moyens de les élever, ni leurs pères, tous différents, tous incapables, ni l'homme qui vivait avec moi à l'époque, Alexandre Alexandrovitch Shlykov, avocaillon brutal, malade et entretenu. Tu es choqué, hein, choqué qu'ils ne soient pas tous de Shlykov, moi, au contraire, ça me fait rire, je les ai bien eus tous ces imbéciles, j'ai eu ces enfants sans le vouloir avec qui je voulais. Maintenant, je me demande si je ne les ai pas faits pour toi. Je t'avais proposé de les adopter, au moins un, une, la plus jeune, Antonina Petrovna, je suis allée jusqu'à t'indiquer comment la reconnaître à l'orphelinat, quand elle y était encore. Je pensais que tu avais peut-être le désir d'être père, si tu n'avais pas le désir des femmes. Tu n'as pas répondu. Tu ne voulais plus me voir. J'ai fini par l'accepter. Mais je n'ai pas été capable de te rayer de ma mémoire. Je n'ai pas su t'oublier. Depuis le jour où je t'ai rencontré, première apparition gravée à jamais dans ma mémoire, chez Anastasia Khvostova, femme de mon frère Alexandre Milioukov, avec ton inséparable Alexei Nicolaïevitch Apukhtin. Depuis le jour où tu as été mon professeur au *Conservatoire de Musique* de Moscou ; chaque rencontre fortuite dans ses

couloirs était pour moi un éblouissement (*Vidéo éventuelle sur la première rencontre d'Antonina Ivanovna et de Piotr Illitch. Antonina se lève et va chercher la robe blanche qu'elle portait à ce moment-là.*) Je n'ai pas oublié cette lettre où je te confessais mon amour et t'annonçais mon suicide, si tu me repoussais. Je n'ai pas oublié non plus notre mariage (*photo du couple sur l'écran*) en l'église Saint-Georges, en juillet 1877 (*Adagio de la rose de **La Belle au bois dormant**, musique du ballet opus 66, de Tchaïkovski. Antonina se fige dans ses souvenirs, puis danse avec un Piotr Illitch imaginaire. Chorégraphie sur l'échec du mariage.*) Eh ! Non, ce n'était pas le mariage d'Aurore, Belle au bois dormant réveillée par un prince, un prince si charmant que...on n'en rencontre que dans les contes. J'avais vingt-huit ans, toi trente-sept. Je t'admirais si fort, tu étais si beau, surtout le matin, au moment du thé, tes yeux étaient si bons, je voulais juste rester à côté de toi et remercier le Ciel de t'avoir donné à moi, rien qu'à moi et à personne d'autre, à moi la folle, folle d'amour, folle de toi, folle comme toi tu es fou de ta musique. Six semaines plus tard, nous étions déjà séparés...Я НЕ УМЕЮ ЛЮБИТЬ, Я НЕ СПОСОБЕН НА ПРИВЯЗАННОСТЬ (*ia nie uméiou loubit, ia nie cpassobien na priviazannost /Je ne sais pas aimer, je suis incapable d'attachement.*) Oui, c'est ce que tu disais : « Я НЕ УМЕЮ ЛЮБИТЬ, Я НЕ СПОСОБЕН НА ПРИВЯЗАННОСТЬ » (*ia nie uméiou loubit, ia nie cpassobien na priviazannost*) « Je ne sais pas aimer, je suis incapable d'attachement ». Voilà ce qui me touche le plus en toi, l'aveu de tes défauts. Tu me dis que tu ne sais pas aimer, que tu es incapable d'attachement ? Mais non, c'est moi qui suis responsable de cet échec, j'étais commune, vulgaire – mais qu'est-ce que ça veut dire « vulgaire », adjectif dont de méchantes langues se sont servies pour ta musique....

On a dit en effet qu'elle était légère, sa musique. Et alors ? De toute façon, je n'ai pas adhéré un seul instant à ce genre d'appréciation. Ces commentaires n'étaient pour moi qu'un ramassis de médisances et de jalousies. Ils ne m'ont jamais empêchée d'entrer dans le monde magique des cygnes, des fées et des princesses qui habitent ses œuvres, tellement plus vrais, plus authentiques que les mensonges de sa propre existence.

...

...

...

Pour obtenir la fin du texte, veuillez vous adresser à l'auteur à son adresse courriel :

Jean-Claude.HUMBERT@wanadoo.fr